

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

Vol. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 15 MARS 1884.

No. 13.

LE
MONITEUR du COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 50

Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00

6 mois, - - - - - 1.00

3 mois, - - - - - 75

Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 15 MARS 1884.

[INÉDIT.]

SONNET

A S. A. R. LA MARQUISE DE LORNE

(Avec l'envoi des Fleurs Boréales)

Dans ces temps reculés où les rois de la terre
Gagnaient sceptre et couronne au milieu des combats,
Ils menaient à loisir un peuple de soldats
Au bout de leur épée ou de leur cimenterre.

Le progrès a vaincu ces puissants potentats.
Aujourd'hui, dans la libre et loyale Angleterre,
Le glaive se confie aux mains d'un ministère;
Car le monarque y règne et ne gouverne pas.

Pourtant, lorsqu'un bon vent vous guida vers nos
[rives,
Nous mimes à vos pieds jusqu'aux prérogatives
Dont nous avons été si jaloux jusqu'ici;

Car, si de notre sol le ciel vous a fait reine,
Vos grâces doublement vous sacrent souveraine:
Vous réglez, ô princesse... et gouvernez aussi!

LE RÊVE DE LA VIE

A vingt ans, poète aux abois,
Quand revenait la saison rose,
J'allais promener sous les bois
Mon cœur morose.
A la brise jetant, hélas!
Le doux nom de quelque infidèle,
Je respirais les frais lilas
En rêvant d'elle.

Toujours friand d'illusions,
Mon cœur, que tout amour transporte,
Plus tard, à d'autres visions
Ouvrit sa porte.

La gloire — sylphe décevant
Si prompt à fuir à tire d'aile —
A son tour m'a surpris souvent
A rêver d'elle.

Mais maintenant que j'ai vieilli,
Je ne crois plus à ces mensonges:
Mon pauvre cœur plus recueilli
A d'autres songes.

Une autre vie est là pour nous,
Où l'âme, ainsi qu'une hirondelle,
Doit s'envoler: — à deux genoux
Je rêve d'elle!

LOUIS FRÉCHETTE.

CHRONIQUE

Alea jacta est, autrement dit-il faut déménager. Mon propriétaire, dès qu'il a su que je gagnais ma vie avec un petit morceau de fer et un peu de liquide noir, m'a donné congé. La littérature, ce n'est pas son fait à cet homme; il lui faut de gros négociants ayant pignon sur rue, avec la faillite en perspective.

Si trois déménagements valent un incendie, par contre les préliminaires en sont assez amusants. On cherche, on marche, on visite les maisons, et lorsque par goût, comme par métier, on est quelque peu observateur, on fait souvent des découvertes bien intéressantes.

— Bonjour, madame; cette maison est à louer, serait-il indiscret de vous demander si elle a quelques inconvénients?

— Nullement, monsieur, elle est parfaite sous tous les rapports, seulement elle sera bientôt trop grande pour nous.

Bientôt est bien proche, car la belle jeune fille qui accompagne sa maman a rougi très fort.

Plus loin, c'est autre chose; on fait attendre longtemps le visiteur, des cris d'enfants arrivent jusqu'à la porte, et lorsqu'elle s'ouvre le couloir est occupé par une vraie nichée de bambins.

— La maison est à louer?

— Parait, répond une femme-gendarme, puisqu'il y a un écriteau.

— Me permettrai-je de vous demander si elle est bonne à habiter?

— Fant croire, puisqu'on y est, on n'est pas des animaux.

— Enfin, la quittez-vous pour un défaut quelconque?

— Défaut, défaut, qu'est-ce que cela vous fait; on la quitte parce qu'il n'y a plus de place pour les berceaux. Voulez-vous vous sauver, vilains monstres!

Les enfants effrayés partent d'un côté et moi de l'autre: j'ai peur de m'aventurer dans les escaliers avec cette belle-mère irritée.

Quelquesfois on rencontre des tableaux charmants, des ménages unis, des travailleurs aisés, prenant gaiement la vie comme elle vient, riant aujourd'hui, jeûnant demain, mais marchant honnêtement dans la vie, la main dans la main. Mais que de revers à cette médaille, et des plus

sombres! Là, le mari est buveur et la maison sue la misère; autre part, la maladie ou la mort est venue apporter sa note lugubre et briser à jamais l'avenir de la famille. C'est le chef qui s'en est allé, mourant deux fois en pensant aux siens; ou l'enfant qui est parti, emportant avec lui le sourire des parents. La maison est trop grande, on la quitte, elle fait horreur et on souhaite meilleure chance à celui qui la prendra.

Et le chapitre des récriminations! il est long comme un jour sans pain. Ceux qui n'ont pas payé leur loyer—n'en médisons pas, on ne sait pas ce qui peut arriver—vous font un portrait en noir du propriétaire; c'est un ci, un ça, et quelque chose de pire encore. Ceux qui ont payé trouvent que pour leur argent le propriétaire a été trop généreux; qu'il leur a donné trop de barbeaux, de coquerelles, de souris et autres locataires, ou que la maison est trop froide ou trop chaude; bref, celui qui veut voir l'humanité heureuse et contente ne doit que rarement chercher de maisons à louer.

Un personnage qui ne déménage pas souvent c'est le Maire-Eternel de la bonne ville de Montréal. Tous les ans il monte sur les tréteaux en criant bien haut et bien fort: à qui le tour? Et tous les ans il en descend majestueusement en disant: ce doit être à moi. Anglais, Irlandais, Canadiens-Français, peu lui importe, sa devise est: *Beaudry for ever!* et il faut lui rendre cette justice qu'il la porte fièrement et bravement. Je l'admirais l'autre jour: jeune, vert et pimpant comme un adolescent, rayonnant de joie et de bonheur en savourant son triomphe annuel au milieu des jolies femmes et des échelons ses bons ennemis.

Tiendra-t-il sa promesse? nous apportera-t-il enfin l'âge d'or du gouvernement civique? c'est possible, mais j'en doute. Ce que je voudrais bien qu'il obtienne en attendant, c'est que messieurs les propriétaires s'arrangeassent de façon à laisser les trottoirs libres avant 9 heures du matin. On part de chez soi pour se rendre à son travail, comptant arriver à l'heure, pas du tout: au lieu d'un ou deux milles à faire on en a le double; il faut traverser de droite à gauche, et *vice versa*, pour éviter les blocs de glace qu'on lance du haut des toits. Passe encore pour nous, mais pour le sexe faible, que l'on force à entrer dans la neige jusqu'à la cheville et souvent plus haut, je demande grâce et je fais appel à la pitié de notre premier magistrat pour qu'il fasse cesser ce crime de lâche-galanterie.

La tâche que le Maire de Montréal aura à remplir en 1884 ne sera pas des plus faciles. Deux faits importants se passeront dans nos murs pendant son règne. L'un, la visite des savants anglais, tout honorable, tout flatteur qu'il soit, pâlera devant l'autre: la célébration du cinquantième de la Société Saint-Jean-Baptiste.

Cinquante ans! que de choses se sont passées dans ce dernier demi siècle! Que de progrès de toutes sortes l'humanité n'a-t-elle pas faits! Cinquante ans! combien vivent encore de ces hé-

ros à qui nous devons notre indépendance et notre liberté ! Qu'étions-nous à cette époque lointaine ? un peuple de vaincus dominé et écrasé par un vainqueur hautain et insolent. Je le dis, non pour raviver des haines heureusement éteintes, mais pour rappeler tout ce que nous devons à cette poignée de martyrs qui ont tout sacrifié : position, fortune, famille et jusqu'à leur existence, afin que leurs enfants puissent vivre et mourir en citoyens libres ! Les peuples grands et forts sont reconnaissants, et il faut espérer que la race canadienne-française fêtera dignement, comme elle le peut et comme elle le doit, l'anniversaire du jour où quelques-uns des leurs ont, il y a cinquante ans, dans un coin écarté de Montréal, posé les premières bases de sa grandeur présente et future.

Il faut que tous nous mettions, comme on dit vulgairement, la main à la pâte. Un comité existe, il fonctionne ; il se compose de citoyens éminents, dévoués, patriotes. C'est lui qui a pris en mains la célébration de la prochaine fête ; mais pour que ses efforts réussissent avec l'éclat désirable, il faut que tous nous l'aidions de notre bourse et de notre bonne volonté. Il faut que le peuple travaille pour le peuple, il faut que nous nous disions que le 24 juin prochain c'est notre fête, à nous, que nous célébrons, c'est notre anniversaire, c'est notre jour de naissance, et qu'en honorant ceux qui, avec la grâce de Dieu, nous ont rendu à l'existence, nous affirmions et nos droits et notre force !

Donc, à l'œuvre ; que le comité ne vienne pas à nous, mais allons au comité ; offrons-lui tout ce que nous aurons à lui offrir, sans attendre ses sollicitations, et sa tâche en sera mieux et plus promptement faite. Formons dès aujourd'hui des sous-comités pour la décoration de nos rues, de nos édifices, pour la réception de nos invités et de nos visiteurs ; travaillons dès maintenant : il n'est jamais trop tôt pour bien faire.

Ces fêtes de la Patrie, de la Patrie heureuse, après les jours de misère, ont quelque chose de profondément touchant. Un de mes amis, ayant visité Paris, pendant l'exposition de 1878, me racontait l'épisode suivant de la fête du 30 juin, la première célébrée en France depuis la mutilation.

Cet ami ne demeurait pas à l'hôtel, mais chez un brave couple, patrons-ouvriers, comme on en trouve beaucoup à Paris. L'homme et la femme travaillaient ferme le jour et passaient religieusement leurs soirées à la maison. Vers le quinze juin, tous les deux s'absentèrent régulièrement le soir, ne rentrant que fort tard dans la nuit, exténués de fatigue. Le matin ils reprenaient leur travail avec entrain, quoique leurs traits portaient l'empreinte d'une profonde lassitude.

Mon ami n'y tenant plus, interrogea discrètement la femme :

— En voilà une bonne ! d'où qu'vous sortez ? ne savez-vous pas que c'est la fête de la France le 30 juin ?

— Parfaitement ; mais pourquoi ne travaillez-vous pas chez vous, au lieu d'aller en ville ?

— C'te farce ; parce que la rue ne passe pas dans notre atelier ; mon homme taille et tape sur les arcs de triomphe, et moi je travaille à la garniture. Vrai de vrai ! il faut que notre rue soit la plus belle ; aussi tout le monde met du sien : ceux qui ont le sac donnent de l'argent, ceux qui n'ont rien, comme nous, donnent leur temps, leurs bras et leur cœur !

— Je comprends, mais votre ouvrage en souffre ?

— L'ouvrage, qu'il aille où il veut : c'est la première fête de la Mère depuis sa blessure. Vive la France ! même sans pain !

Amis, souvenons-nous que le 24 juin prochain est non seulement la fête de notre Mère, mais encore celle des plus nobles de ses enfants !

FERNAND.

HISTOIRE DE DEUX SERINS.

PETITE FABLE.

Le soleil avait souri, à travers les branches dénudées, d'un sourire plein de promesses : les bourgeons avaient percé la dure écorce, les corolles s'entrouvraient fraîches et rieuses et les arbres, jasant avec la brise, balançaient leurs dômes verdoyants au-dessus des sources grondeuses.

Les oiseaux revenaient par essaims pour fêter la naissance des vertes feuillées, et celle des marguerites, leurs petites amies des champs.

Les nids moelleux s'équilibraient aux jointures des branches ; déjà leurs hôtes se gazouillaient tout bas leurs espérances pour la nouvelle couvée.

A la cime d'un grand chêne, toute une famille de serins saluait, certain matin, l'aurore de leur premier jour.

Le ruisseau qui doit, sous les grosses branches de l'arbre géant, le rayon du soleil qui miroite sur la feuille humide au bord du nid, le coin d'azur à travers le rideau du feuillage, cette verdure flottante qui les berce avec de caressants murmures, toutes ces nouveautés ravissantes qui se révèlent à leurs regards étonnés, tiennent hors du nid les têtes curieuses de ces êtres naissants.

L'horizon empourpré, la source éblouissante qui bondit sur le flanc de la montagne, les flocons blancs voguant dans le bleu du ciel, tout cela a des tons chatoyants et séducteurs, des appels gros d'attraits et de promesses pour les nouveaux éclos.

Et c'est un murmure continu, un concert de petits cris joyeux. Qu'ils sont heureux de vivre !... Oiselets d'un jour, ils ont le présent harmonieux et ensoleillé ; et l'avenir !... l'avenir ! Quand les plumes dorées auront poussé, quand les ailes diaprées se déploieront avec la vigueur de la jeunesse ! l'avenir ne se préparait-il pas pour eux plus doux que le nid, plus vermeil qu'un reflet de crépuscule dans le ruisseau limpide.

Les petits serins ont crié. Ils ont atteint la taille ordinaire des oiseaux de leur espèce ; mais l'un d'eux surtout est un prodige, l'orgueil de la famille, la gloire de la nichée.

Quand sa voix vibrante et modulée éveille les échos matinaux, plus d'une jeune serine sent palpiter son cœur d'oiseau et joint une note émue à ses trilles éclatants.

Les êtres ailés, moins méticuleux que les hommes, reconnaissent sans formalité et acceptent sans élections, le souverain que Dieu semble leur désigner dans celui d'entre eux qu'il dote de plus de charmes. Ceux du vieux chêne avaient voué un culte d'admiration et d'hommages à leur superbe compagnon.

Mais lui, indifférent à ses honneurs et à son prestige, ne formait dans sa tête altière que des projets aventureux de fuite et de voyages.

Un jour—aussi puissant que beau—il s'élança d'un seul trait, de la cime du grand arbre au sommet de la montagne lointaine. Puis, intrépide, il alla se percher sur une branche morte accrochée au milieu de la cascade fougueuse. De là, il envoya au ciel sa chanson triomphale.

Ses parents effrayés avaient essayé de le sui-

vre, mais tristement ils étaient revenus au chêne, l'épier de loin, le cœur serré par un funeste pressentiment.

D'un vol aussi rapide le téméraire enfant était revenu, toute la tribu en émoi l'attendait anxieuse.

Au lieu de regagner le nid paternel où ses petites sœurs attendries l'appelaient de toutes leurs clameurs, le jeune héros, comme pour lui faire hommage de ses premiers lauriers, alla droit chez sa voisine, la plus jolie serine du monde, secouer ses ailes étincelantes des gouttelettes diamantées de la source et roucouler la plus suave, la plus délicieuse, la plus enchanteresse des mélodies que Dieu ait enseignées à ses créatures.

Les humains qui l'entendirent crurent que les accords d'une musique mystérieuse, s'échappant des sphères célestes, étaient parvenus à leur oreille privilégiée.

Les échos émerveillés la répétèrent avec enthousiasme. Tout le vieux chêne tressaillit et un concert de louanges s'en éleva comme une fusée vibrante et prolongée.

Ces joyeux accents avaient regaillardé toute la peuplade. Chacun, sous la feuille qui l'abrite, s'endormit paisible, rêvant de douces choses. Seule, la belle serine avait compris le mot d'adieu caché sous la chanson brillante.

Tristement sa petite tête veloutée s'enfonça sous le duvet de l'aile maternelle. Qui dira combien d'étoiles s'étaient allumées au firmament, combien de soupirs avait poussés la brise à travers les feuilles frémissantes avant que le repos vint clore sa paupière !

Le lendemain—toutes les fêtes ont un lendemain—les premiers baisers de l'aurore avaient effleuré la cime de l'arbre séculaire, le roi du jour disant adieu à d'autres peuples, apparaissait, s'élevant majestueux de son bain de flammes. Toute la nature chantait l'hymne matinal à sa manière et le vieux chêne était muet—muet, mais plein de consternation, d'agitation et d'effroi :—L'idole, le serin adoré, le beau charmeur des bois s'était envolé laissant l'angoisse au nid, le deuil à la voisine explorée.

Elle, puisant une énergie désespérée dans l'agonie de son cœur, étendit toutes grandes ses ailes frêles et timides et disparut. La belle idolâtre, n'écoulant que son amour, volait sur la trace de son cher infidèle.

Trois longs jours de recherches et de souffrances s'étaient éternisés pour l'infortunée voyageuse. L'ouragan avait soufflé, la tempête avait mugé.

Le matin du quatrième jour les arbres, courbés par la tempête, redressaient leurs panaches ruisselants. Le soleil revenait sécher les pleurs de la nature, souriant à travers ses larmes en revoyant son radieux époux... La pauvre serine épuisée, affaissée sur une branche, buvait languissamment des gouttes de pluie qui tremblaient sur une feuille de peuplier..... Soudain, elle bondit et se redresse. Elle a entendu... Oui, ce ne peut-être que lui !... Un petit cri bien faible, presque imperceptible ; mais pourquoi son cœur s'est-il arrêté à cette voix, pourquoi bat-il maintenant à se briser ! Elle attend inquiète, le cou tendu, le regard intense, plein d'anxiété et d'espoir. Le cri se répète, doux, navrant, prolongé.

Rapide comme l'éclair, la serine franchit l'espace qui la sépare de son bien-aimé—Oh bonheur ! il était là, elle le retrouvait ! Mais non. L'espérance un moment ravivée allait s'éteindre à jamais. Hélas ! le roi du vieux chêne est blessé. Son aile rompu pend languissamment. Une fièvre brûlante l'agite et le consume. Il souffre. Il se meurt. Ah ! pourtant il ne peut

périr, puisque le dévouement et l'amour subsistent encore pour lui en un cœur féminin !

La jolie serine se fait sœur de charité. Multipliant les soins au bien-aimé malade, elle vole au torrent en rapporte dans son bec trois gouttes fraîches pour les couler sur la blessure. Elle remet doucement le membre cassé dans sa position normale, lisse de son aile de velours les plumes hérissées autour de la plaie, verse dans la gorge altérée du cher blessé une eau rafraîchissante. Elle voltige, sautille sur le gazon d'une façon embesognée, va et vient, s'oublie elle-même, s'épuisant pour faire revivre ses amours.

A la fin l'héroïsme eut sa récompense.

Par la plus belle et la plus radieuse des matinées, le couple mille fois heureux revint au pays. Le fiancé était si rayonnant qu'on ne s'aperçut pas qu'il boitait un peu.

Il y eut noce complète au vieux chêne. De la base à la cime il retentit tout le jour des chants d'allégresse.

Le beau serin resta le roi.

L'année suivante, en cédant le sceptre à son héritier, il lui donna ce sage conseil... Au fait, que croyez-vous qu'il lui dit ? De toujours rester au nid natal, prudemment abrité sous l'aile maternelle ?... Oh non !

Mon fils, lui dit-il, quand la mousse du nid, quand la tendresse de ta mère ne suffira plus aux aspirations de ton cœur troublé, va mon enfant, au sein de la tempête, recueillir une précieuse blessure ; le ciel alors t'enverra un messager béni qui te fera revivre deux fois !... Mon fils, un pareil trésor vaut bien une aile brisée !

JOSEPHITE.

CAUSERIE.

—Tu sais, c'est pour demain ?

—A deux heures, n'est-ce pas, chère belle ?

—Oui, je viendrai te chercher de bonne heure, car il y aura foule... Mettras-tu ton chapeau neuf ?

—Certainement. Tu sais bien qu'il faut être tiré à quatre épingles pour aller à cette vente. Toutes nos amies seront là et nous allons être épluchées... J'aime mieux éclipser les autres que d'entendre dire que je suis mal fagotée.

—Tu as raison, chérie, et je t'approuve. Je vais suivre tes conseils... Pourvu que cette petite pendule Louis XV ne me soit pas trop disputée !

La fièvre des *encans* nous revient, elle fait partie du cortège du printemps. Tous les ans, à pareille époque, ces haillons en forme de drapeaux que les *encanteurs* ont pris pour enseignes—je ne sais trop pourquoi—commencent à flotter aux portes. Les journaux recueillent leur riche moisson d'annonces : vente ici, par suite de départ, vente là-bas, par suite... de manie.

Que voulez-vous ? c'est la mode, il faut vendre ! Les enfants vendent le vieux ménage des parents, qui aurait pu servir encore deux générations, pour acheter un mobilier de pacotille. Les vieilles choses ont maintenant le sort des vieilles gens : on s'en éloigne. Un vieux bahut, la bibliothèque du grand-père, le service de table que la grand'maman aimait tant, vite, débarrassons-nous de cela, à l'*encan* ! A l'*encan* aussi ce mobilier du parvenu, mobilier datant de deux ans à peine, mais qui déjà n'est plus de mode, les glaces des armoires ne sont pas biseautées, la disposition des tiroirs laisse à désirer, que sais-je encore ? vite, à l'*encan* !

Pour moi, je ne connais rien de plus triste que l'invasion d'une maison par cette foule qui

va assister à la vente comme on va à une partie de plaisir. Tous les meubles, tous les objets sont examinés et palpés par ce terrible indiscret, l'acheteur ! Et puis, quand le marteau de l'*encanteur* tombe pour la dernière fois, c'est un éparpillement navrant. Tout ce qui compose cet intérieur, tous ces mille petits riens qui ont chacun leur histoire, tout cela s'en va, se disperse aux quatre vents !

Sans doute, vous avez assisté à une de ces ventes ? L'*encanteur*, beau garçon, facétieux, est là, monté sur une chaise et domine tout le petit bataillon féminin qui fait cercle autour de lui. Par-ci, par-là, il reconnaît des habituées, des clientes, et leur fait un petit salut de four-nisseur. Avant la vente, cet infatigable par-leur fait un discours, c'est de rigueur : le mobilier est neuf et de bon goût... le vendeur est obligé de partir pour le Japon... les acheteurs seront consciencieux et offriront des prix raisonnables...

On commence.

—Mesdames, voici un tableau, une magnifique peinture à l'huile, avec un cadre large comme ça... A combien ?

—Une piastre !

—Vous n'y pensez pas ! Une œuvre de cette valeur et un cadre aussi bien fini... Voyons, mesdames... Mais il y a pour plus d'une piastre d'huile, rien que dans les couleurs.

—Deux piastres !

—Trois piastres !

Une petite brune à son amie.—Mon mari est un grand amateur de peintures à l'huile ; s'il était présent il serait capable de payer ce tableau dix piastres.

L'amie.—Tenez, ne me parlez pas de ces peintures, on n'y voit rien... du vert, du rouge, du blanc... et puis il faut se mettre loin pour regarder... j'aime mieux ces *chromos* des Etats... Si j'achetais ce tableau, ça serait pour le cadre !

L'encanteur.—Six piastres ! sept... huit, huit, huit, huit... neuf, neuf, neuf... Regardez bien, mesdames, ce tableau vaut au moins cinquante piastres... neuf !... c'est bien dit... Adjugé à madame une telle !... Madame, vous avez fait un achat magnifique et je vous félicite.

La dame rougit quelque peu, c'est son coup d'essai.

Ces ventes à l'enchère sont fertiles en surprises, en surprises désagréables surtout. Telle personne de ma connaissance a payé dernièrement à l'une de ces ventes une pièce d'argenterie, portant visiblement ses états de service, le prix qu'elle aurait payé dans un magasin le même article tout pimpant neuf. Tant mieux pour le vendeur qui a dû rire dans sa barbe ! C'est le revers de la médaille. On se fait une fête d'aller à l'*encan* ; on met son beau chapeau neuf et le coquet manteau de soie, et l'on revient à la maison l'oreille basse parce qu'on a cédé à l'entraînement et payé relativement cher une futilité dont on aurait pu se passer.

Mais basta ! on la revendra l'année prochaine... à son *encan* !

Ma voisine Maud m'a rendu la monnaie de ma pièce : je ne me plains pas ; défendre le côté homme, c'était bien m'exposer. Mais ne craignez rien, je ne m'habillerai pas en femme pour recevoir les petits horions de la chroniqueuse.

D'abord, pourquoi s'attaquer aux employés du gouvernement et leur reprocher leur amabilité envers les dames ? Tout miel ! ces messieurs, dites-vous ? Oui, madame, nous sommes et resterons tout miel... pour le beau sexe, ne vous en déplaise : nous laissons le vinaigre aux autres.

A votre droit de vue, nous avons une cer-

taine dose de fatuité. Vraiment, vous êtes adorable ! Tenez, vous, monsieur Touchatout, vous connaissez la couleur de vos cheveux, eh bien, vous êtes un fat et tous vos collègues sont des fats. Ce n'est pas plus difficile que cela. Merci madame ! Mais si par hasard je ne connaissais pas ma couleur ?—Vous seriez un nigaud.—Alors pas d'alternative : ou fat ou nigaud ? Permettez-moi d'opter pour la fatuité.

Votre glissade, si vous y tenez bien, je vous la laisse. Glissez tant que vous voudrez, charmante voisine, mais n'appuyez plus !

J'arrive à chose plus sérieuse. Vous l'avouerais-je ? Vous m'avez fait de la peine. Selon vous, ce pauvre Armand avait des habitudes trop régulières pour que vous ayez jamais pu l'aimer. Comme c'est consolant ! Vous êtes employé, vous allez à votre bureau régulièrement, vous remplissez votre devoir pour faire vivre madame et voilà la récompense : on vous traite de pendule officiel ! Vous vous usez à la peine et vous succomez, alors madame daigne vous trouver original et se met en frais de vous aimer—au moment du départ ! Brou... cela fait froid dans le dos ! Tenez, Maud, vous voulez rester cachée comme mère, vous auriez dû rester cachée comme épouse !

Quand je vous ai dit que vous confondiez la robe avec la toge, je voulais vous montrer par là que vous n'aviez pas le droit de comparer une robe de femme avec une robe d'avocat. Cette dernière est et restera toujours une toge. Votre intention était bonne, vous vouliez mettre dans votre camp les juges, les avocats et les professeurs. Reste à savoir si ces messieurs auraient été satisfaits. Vous avez bien voulu me donner l'étymologie du mot robe, permettez-moi de vous remercier de votre condescendance. Si mon professeur, au collège, avait eu une robe comme la vôtre, je vous prie de croire que j'aurais tâché d'en apprendre plus long sur ce mot.

Je laisserai de côté Jeanne d'Arc et George Sand. Le point important était de vous montrer que des femmes tout à fait supérieures se sont habillées en hommes. Ne faisant que constater le fait, je n'avais pas à en rechercher le pourquoi.

Vous daignez vous occuper de mes cheveux, et vous me demandez si j'en ai beaucoup. Petite curieuse que vous êtes ! Si j'en ai beaucoup ? Je n'ose pas ajouter encore à la dose de fatuité dont vous m'avez gratifié et vous répondre oui ; mais ce que je peux vous dire bien sincèrement, c'est que ceux que j'ai m'appartiennent et ne sont pas mobiles comme votre queue, suivant votre propre avis. Une chose vraie, je l'avoue bien humblement, c'est que vous pouvez—comme vous le prétendez, du reste—me faire faire le tour du monde avec un seul de vos cheveux collé au bout de mon nez. Je me demande cependant avec une certaine inquiétude ce que vous pourriez bien exiger de moi si vous me colliez deux cheveux au lieu d'un !

Vous envoyer quatre cents piastres pour vos pauvres en échange de votre album de jeune fille ? Vous y perdriez ; il vaut plus que cela. Et puis j'ai mes pauvres, je dois dire même qu'ils ne sont pas aussi exigeants que les vôtres. De plus tout ce qui regarde la partie finance est du domaine de notre sympathique directeur, adressez-vous au patron.

TOUCHATOUT.

La librairie Cadioux & Derome 205 et 207, rue Notre-Dame, recevra incessamment d'Europe une belle série d'ouvrages qui ne manqueront pas d'intéresser le public.

LA MENDIANTE.

Je suis né quelque part sur les bords du St-Laurent. Mon père était notaire, ce qui est assez commun dans notre province. Il touchait à la fin de ce beau rêve qu'on appelle la jeunesse, quand le hasard le mit en relations avec la fille d'un marchand qui avait amassé une assez belle fortune. Il en devint amoureux et malgré les préjugés de sa famille et de ses amis il finit par demander sa main. Ce mariage lui réussit à merveille. Doué du caractère le plus aimable et de la beauté la plus sympathique, ma mère le rendit parfaitement heureux.

Je fus l'unique enfant de cette union dont pendant une période de douze années, aucun nuage ne troubla la sérénité. Au bout de ce temps, mon père mourut. Le coup fut rude pour ma pauvre mère. Elle puisa du courage dans son amour pour moi, et, résolue au veuvage, se consacra toute entière à mon éducation.

Pour une femme isolée et faible, c'est une grande tâche que l'éducation d'un fils unique. Ma mère s'en tira assez heureusement quant à mon caractère, et, quant au reste, j'appris un nombre suffisant de mots grecs et de mots latins. Fière de ce premier résultat, elle conçut les plus grandes espérances pour mon avenir, et quoiqu'une séparation coûtât beaucoup à sa tendresse, elle m'envoya à l'Université Laval.

J'avais le choix de ma carrière et il fallait que j'en prisse une, attendu que les prodigalités de mon père et son goût pour les grandes et fréquentes réceptions avaient furieusement écorné le bien maternel. Mon titre de gentilhomme m'aurait peut-être porté vers l'état militaire; mais les pleurs de ma mère me l'avaient interdit. J'hésitai quelque temps entre la profession d'avocat et celle de médecin. Il me parut enfin que la première, ayant atteint son apogée de gloire et de puissance, était menacée d'une décadence prochaine. Je me décidai pour la seconde; me suis-je trompé?

Je restai cinq années à Québec, travaillant un peu, m'amusant beaucoup. Je venais tous les ans passer deux mois de vacances auprès de ma mère, et il faut dire à mon éloge que c'était là mon meilleur temps. Je me refusais, dans cette atmosphère paisible et douce, des bourrasques de la vie d'étudiant; et je ne quittais jamais cette mère chérie sans être, au physique et au moral, parfaitement bien portant. Au mois d'avril de ma cinquième année, je subis avec succès mes examens de docteur. Quel triomphe pour ma mère, qui était venue me voir soutenir ma thèse! Le lendemain, elle quitta son deuil.

Nous revînmes joyeux dans notre petite ville et dans notre chère maison. Un matin, ma mère entra dans ma chambre et, malgré ma résistance, mit sur mon bureau tous les titres, toutes les valeurs qui composaient sa modeste fortune. Je me refusai à les recevoir, alléguant que de ma mère seule provenait cette fortune et qu'elle en devait conserver l'administration: il fallut céder. Je ne prévoyais pas alors que ce dépôt pût courir aucun danger dans mes mains!

Je fis des visites officielles à toutes les autorités de la ville, et ayant fait graver mon nom et mon titre de docteur sur une plaque en cuivre qui fut clouée à la porte de notre maison, j'attendis bravement les clients. Ils vinrent peu. Je pris patience et profitai de mes loisirs pour étudier plus sérieusement que je ne l'avais jamais fait. Au bout d'un an, je commençai à me fatiguer de mon inaction et à trouver bien injuste le dédain que me témoignaient mes compatriotes. J'avais tort: un mé-

decin de vingt-cinq ans ne peut inspirer de la confiance qu'à des jolies femmes, et il n'y en a jamais assez pour former une clientèle. Je lus tout à coup dans un journal qu'on demandait un médecin dans la ville de M***. Du consentement de ma mère, j'allai me présenter et fus nommé.

Je quittai sans regret une ville qui m'avait témoigné si peu d'encouragement, et j'allai prendre possession de ma place. Il va sans dire que ma mère m'accompagnait et que ses sentiments étaient de tous points conformes aux miens. Nous nous fîmes une installation agréable; bonne et prévenant; ma mère se créa bientôt assez de relations pour se distraire, et de mon côté, heureux d'être occupé, fier de gagner environ quarante dollars par mois, je me trouvai dès les premiers jours fort satisfait de ma position.

Jusqu'à présent ce récit n'offre aucune circonstance singulière et on peut s'étonner que je l'aie entrepris. Je toucherai donc maintenant aux événements qui en forment la partie intéressante, et dont il sort une leçon qui ne sera peut-être pas sans utilité. La ville de M*** possède des clubs secrets de jeux de hasard; ma jeunesse n'avait pas été exempte de folies, mais je n'avais jamais eu celle du jeu. Je vis donc sans émotion ces lieux possédés du démon où se sont engouffrées tant de fortunes, et mon indifférence, à cet égard était si parfaite, que huit mois s'écoulèrent sans que j'eusse l'idée d'y entrer. Ce fut un ami, un ancien camarade de l'Université qui me la donna, cette idée fatale, et combien de fois je l'en ai maudit! Il était venu passer quelques jours en ville pour son plaisir, et voulant faire payer son voyage par le hasard, il me conduisit dans une de ces maisons. J'entrai dans ce pandémonium l'esprit troublé d'une horreur secrète et je dus faire effort pour retrouver mon sang-froid.

Il faut cependant convenir que ni le lieu ni ses habitués n'avaient au premier abord un aspect bien sinistre. Les appartements étaient magnifiques et splendidement éclairés; une foule élégante, où l'œil avait peine à distinguer la vulgarité de quelques physionomies, circulait dans les salons ou stationnait autour des tables couvertes de tapis verts.

Mais le luxe et la mode avaient beau étaler leurs merveilles dans ce palais des délices, l'ardente préoccupation écrite sur tous les visages, les éclairs jaillissant des yeux à l'improviste, les lèvres de temps en temps mordues par une involontaire convulsion, vous avertissaient bientôt que vous étiez dans un lieu suspect: et le bruit de l'argent roulant sur les tables, le froissement des billets de banque, chiffonnés par des mains nerveuses, achevait de dénoncer le tripot. Mon ami joua quelque temps avec des alternatives de gain et de perte: puis une veine se déclara en sa faveur: elle était visible. Je me laissai tenter et je jouai pendant quelques minutes: je gagnai. La somme n'était pas considérable; mais le mal était fait, le démon du jeu m'avait mordu.

Vers minuit, mon ami et moi nous nous retirâmes, lui fort satisfait de remporter les soixante ou quatre-vingts dollars que pouvait coûter son voyage; moi, profondément triste. La joie expansive de mon compagnon ne put dissiper ce nuage, et, rentré chez moi, je ne parvins à m'endormir qu'après m'être fait le serment de ne plus jouer.

L'engagement était pris de bonne foi, mais je ne devais pas lui être fidèle. Le mépris que j'en fis, après quelques jours de lutte, prouve une fois de plus la tyrannie que les passions exercent et l'inutilité de tous les serments.

La rapidité de ce récit ne me permet pas de

détailler les nuances par où je passai avant de devenir un véritable joueur; qu'il me suffise de dire que la chute fut prompte et complète. Livré à une passion dont je connaissais le danger, mais dont je n'avais pas soupçonné la puissance, je conservai cependant assez d'empire sur moi-même pour cacher mon secret à ma mère, et elle ne se douta pas de la vérité. Il aurait certainement mieux valu qu'elle la connût!

Ce que j'avais craint d'abord, c'est qu'elle ne fût mise au courant de ma conduite par l'indiscrétion de quelqu'un de mes amis; mais notre établissement à M*** était trop récent pour qu'elle eût pu y former une de ces liaisons intimes qui donnent le droit de tout dire et de tout demander. Je me livrai donc au jeu sans obstacle. Heureux dans mes premières tentatives, ainsi que cela arrive presque toujours, je ne tardai pas à tomber dans les chances contraires, j'augmentai mes mises: je perdais davantage. Peu à peu toutes les économies que j'avais faites y passèrent; puis, je m'endettais. Puis ayant engagé et perdu une année en avant de mes recettes, un jour, jour fatal, j'hypothéquai une des propriétés qui composaient la petite fortune de ma mère et dont elle m'avait confié le dépôt.

Je me ferais pire que je suis, si je disais que cette détestable action ne me coûta pas une peine énorme: vingt fois je fus sur le point de tout avouer à ma mère et de la conjurer de me sauver de moi-même en reprenant bien vite les valeurs qu'elle m'avait si imprudemment confiées. Je fus retenu par la mauvaise honte et par cette pensée, commune à tous les joueurs, que je regagnerais ce que j'avais perdu.

Je retournai à la maison de jeu avec le produit de l'hypothèque; il s'élevait à une somme assez forte: elle fut dévorée en deux jours. Fou de rage et de douleur, j'allai faire un autre transport. Je perdais encore; il ne me restait plus qu'une propriété, je la vendis comme les deux autres: est-il besoin d'ajouter que je la perdais.

A ce dernier malheur, la fièvre qui m'avait emporté cessa; je vis toute l'horreur de mon crime; je tombai dans un stupide accablement. Ma mère s'en aperçut, et, supposant quelques peines d'amour, me prodigua les soins les plus tendres; mais ses caresses m'étaient insupportables. Ses douces paroles, qui m'invitaient à l'épanchement étaient autant de glaives qui me perçaient le cœur: "Ta mère est ruinée! me répétait continuellement ma conscience grâce à toi, misérable, la voilà réduite au plus stricte nécessaire et contrainte de renoncer à toutes les habitudes qui font le charme et la consolation de la vie. Plus de servantes, plus d'appartements spacieux et commodes nécessité enfin de renoncer aux rêves qu'elle faisait pour l'avenir."

Ce qui me désolait davantage, c'est que le moment venait où je serais obligé de lui confesser toute la vérité.

Mon désespoir m'inspira une résolution suprême; elle me rendait encore plus coupable s'il est possible, mais elle pouvait tout réparer. Il restait à ma mère la maison que nous avions habitée dans notre ville natale; elle répugnait à la vendre; je l'y déterminai. Le prix en fut fixé à neuf cents dollars qui me furent livrés immédiatement. La vue de cet argent rendit à ma passion fatale toute son énergie et toutes ses illusions.

Je réfléchis pendant quelques jours sur la manière que je devais m'y prendre au jeu; puis, les ayant écrits sur mon calepin, je sortis de chez moi, un soir, avec la ferme persuasion que j'allais regagner tout ce que j'avais perdu précédemment. Je me dirigeai de nouveau vers

l'infâme maison. Au moment d'entrer, je vis assise, sur le degré de pierre qui la précédait, une figure de femme misérablement vêtue qui tendait la main comme pour me demander la charité. Surpris de son immobilité et de son silence, je me baissai pour la regarder de plus près; elle était endormie. Son tablier couvrait une partie de son visage; mais on en voyait assez pour deviner la jeunesse et la beauté. La pauvre enfant était venue là pour solliciter la générosité des joueurs; peu à peu, la fatigue et le froid l'avaient endormie; elle s'était laissée aller au sommeil en tendant machinalement la main.

A coup sûr j'étais pressé d'entrer et de commencer la grande partie qui devait décider de ma destinée; je m'arrêtai cependant ému, charmé de l'attitude et de la beauté de cette pauvre fille. La rue était sombre et un reverber lointain y jetait à peine quelque clarté; mais un mouvement qu'elle fit en dormant écarta son tablier de sa figure et me permit de l'examiner. Sur des tempes fines et d'une blancheur de marbre s'allongeaient en bandeaux réguliers des cheveux dont la couleur dorée semblait rayonner dans la nuit; les yeux étaient fermés, mais à la grandeur, à la pureté de leur ovale, on pouvait deviner qu'ils étaient charmants. L'aspect général des traits indiquait, il est vrai, les privations et la souffrance; mais cette expression douloureuse était combattue par la douce influence du sommeil, qui imprimait sur ces traits gracieux un contentement relatif et une passagère sécurité. Seize à dix-sept ans, tel était l'âge écrit sur le front de la jeune mendiante. Sa taille semblait petite, et ses vêtements délabrés, mais propres, gardaient peut-être les traces d'un passé plus heureux.

Le jeu n'avait pas encore fermé mon cœur à tous les sentiments honnêtes. Je sentis une larme dans mes yeux à la vue de cette beauté, de cette innocence et de ce malheur. Tout à coup l'enfant s'agita, je prêtai l'oreille: "Ma mère, pour ma mère," disait-elle en dormant. Je tirai une pièce d'or de ma poche et la mis dans sa petite main; puis je m'élançai dans la maison: bonne action, superstition de joueur, ce sera ce que vous voudrez.

DE RIBARS.

(la fin au prochain numéro)

UNE TROUVAILLE.

Parmi nos souvenirs il en est un que j'aime souvent à évoquer, car il me rappelle quelques-unes des heures les plus joyeuses de mon enfance.

C'était en 1865.

Mon ami le citadin Philippe A..., un compagnon de collège, passait la vacance avec moi chez mon père à la campagne.

Nous étions de francs diables, et les habitants de mon village, durant cette vacance, ont eu bien souvent à souffrir de nos espiègleries.

Aussi, que de raclées nous avons reçues pour les tours que nous leur avons joués!

Mon père avait beau me punir et menacer mon ami de le renvoyer à ses parents, nous restions incorrigibles et impitoyables, et nous recommencions chaque jour nos escapades.

Un jour que nous étions allés faire la chasse dans un petit bois voisin, nous fûmes témoins d'une scène, plutôt nous prîmes une part très importante dans une scène qui nous donna bien du plaisir.

Il est vrai que ce plaisir nous coûta assez cher, comme vous verrez.

Nous avons battu en tous sens les halliers, en quête de quelque gibier plus ou moins imaginaire, et nous revenions au logis, harassés de fatigue, les pieds meurtris, les habits en lambeaux, et la gibecière creuse comme un discours de conseiller municipal.

La chaleur était accablante.

Au moment de sortir du fourré, sur l'avis de Philippe, nous nous assimes sur le tronc d'un arbre renversé, à l'ombre d'un grand pin ombreux.

Nous nous reposions depuis environ vingt minutes, quand, soudain, nous entendîmes des coups sourds et réguliers comme ceux que quelqu'un aurait faits dans la terre avec une pioche ou une pelle.

Bientôt nous distinguâmes une voix qui parlait de derrière des broussailles.

Guidés par cette voix, nous fîmes quelques pas, et nous aperçûmes sur le bord d'un ruisseau deux hommes occupés à creuser une excavation quelconque.

Pourquoi cette excavation?

Je soupçonnais un meurtre.

Philippe voyait une fosse destinée à recevoir la dépouille de quelque vieille rosse morte la veille.

En nous voyant approcher, les deux hommes laissèrent tomber leurs outils.

Nous étions intrigués, pour ne pas dire épatés.

Ils étaient, eux, dans un embarras visible.

Cet embarras confirmait mes soupçons.

Nous voulûmes les questionner, mais ils nous répondirent évasivement.

Voyant que nous ne pouvions leur arracher leur secret, nous fîmes mine de nous éloigner.

Quand nous fûmes à quelque distance, l'un d'eux nous jeta un cri et nous fit signe de la main pour nous rappeler.

Nous revînmes sur nos pas.

Craignant probablement que nous irions faire connaître aux villageois ce que nous avions vu, ils avaient résolu de nous confier leur secret et de s'assurer de notre discrétion moyennant une récompense.

—Vous voulez savoir pourquoi nous creusons le trou que vous voyez? dit celui qui nous avait fait revenir.

—Nous n'y tenons pas autant que vous croyez, répondis-je mais si voulez nous le dire, nous sommes prêts à vous écouter.

—Hier mon compagnon a trouvé à l'endroit même où nous creusons un piquet de bois enfoncé dans la terre, qui a été pour lui toute une révélation.

Et, tirant de dessous les racines d'un sapin un vieux morceau de bois noir tout gercé, d'environ quatre pieds de long et de trois pouces de large, il ajouta:

—Vous voyez ce piquet sur lequel se trouvent gravées les lettres O et A.....

—Sans doute que je les vois, interrompit Philippe, en me faisant un clin d'œil.

—Et vous devinez.....

—Pas le moins du monde, fis-je ahuri.

—Tenez! je vais vous faire comprendre.

Il y a environ vingt ans, un vieil usurier de la paroisse, qui passait pour être riche comme Crésus, est mort subitement, et l'on n'a pas trouvé chez lui ni ailleurs assez d'argent pour payer ses funérailles.

On s'est cotisé pour le faire enterrer.

Longtemps après sa mort, les gens de la paroisse firent partout des recherches pour retrouver son argent qu'il avait dû cacher quelque part, mais jusqu'ici l'argent était resté introuvable.

Selon nous, le piquet que je viens de vous montrer, a été placé ici par l'avare, pour faire retrouver,—en cas de mort subite,—les trésors

enfouis; et les lettres O et A signifiant Or et Argent.

Que pensez-vous de ceci?

Et, sans attendre une réponse:

—Nous ignorons jusqu'à quelle profondeur il va nous falloir creuser.

Peut-être sommes-nous trop à droite ou à gauche.

Comme nous pourrions prendre une couple de jours pour mettre la main sur le magot, et que nous ne voulons pas que quelqu'un vienne nous couper l'herbe sous le pied, nous vous prions de ne pas dire aux gens du village ce que nous faisons ici, et, en retour, nous vous promettons de vous donner une large part dans la trouvaille.

—Comptez sur nous, dit Philippe en mettant la main sur son cœur.

—Comptez sur nous, répétai-je, en me tordant pour m'empêcher de rire.

Les deux hommes nous serrèrent la main, faillirent nous embrasser et jurèrent de nous récompenser généreusement.

Et nous les quittâmes, en leur faisant des souhaits, souhaits qu'ils crurent d'autant plus sincères que nous nous trouvions intéressés dans le résultat de leurs fouilles.

Si nous étions restés une minute de plus avec eux, je leur éclatais au nez.

Quand nous fûmes à quelque distance des chercheurs, je dis à Philippe:

—Nous devrions leur jouer un tour.

—Je le veux bien, mais qu'allons-nous leur faire?

—Ne t'inquiète pas: j'ai déjà mon plan tout tracé.

Le long de la route mon ami essaya plusieurs fois à savoir le tour que nous allions leur jouer, mais je ne voulus pas lui répondre, pour avoir le plaisir de le taquiner un brin.

A la maison je fis part à mon camarade de mon projet qu'il approuva par des battements de mains.

Nous passâmes la soirée à parler du plaisir qui nous attendait et à faire certains préparatifs.

Le lendemain matin, de bonne heure, nous étions cachés derrière des branchages, à quelques verges de l'excavation dont je vous ai parlé, attendant les deux chercheurs.

Nous étions là depuis une heure, et personne ne se montrait.

Nous commençons à croire que nos nouveaux amis s'étaient découragés et qu'ils avaient abandonné la partie.

Comme nous allions sortir de notre cachette, nous entendîmes à une faible distance des pas qui semblaient venir dans notre direction.

Un quart d'heure après, les deux hommes de la veille, promenant autour d'eux un œil scrutateur, se remettaient à l'ouvrage.

Le piocheur n'avait pas enfoncé dix fois son outil dans la terre, qu'il jeta un grand cri.

En un clin d'œil il fut hors de l'excavation, tenant dans ses mains un long sac de cuir qui paraissait très lourd.

Je n'ai pas besoin de vous dire que son compagnon l'avait suivi de près.

—Nous sommes riches! nous sommes riches! criaient-ils à tue-tête et sur tous les tons.

—Quand je te disais que l'argent du bonhomme était ici.

—Tu n'as pas besoin de me narguer, tu sais bien que j'étais d'accord avec toi, reprenait l'autre.

Philippe et moi nous étouffions.

Pendant ce colloque, ils avaient déposé le sac à terre, et, comme s'ils eussent voulu se ménager une nouvelle surprise, ils se contentaient de le contempler, sans l'ouvrir.

Puis ils chantaient, dansaient, battaient des

mais et faisaient mille gambades comme des enfants.

Ils riaient de cette vieille bête d'usurier qui s'était peut-être privé pour leur léguer, à eux, des étrangers, tout son argent; ils se moquaient de ces deux petits fous qui avaient été assez naïfs pour s'imaginer qu'ils allaient leur donner une quote-part dans la trouvaille.

Après s'en être longtemps donné à bouche que veux-tu, ils ramassèrent le sac et se dirigèrent vers notre embuscade.....

Nous étions haletants.

Le moindre mouvement pouvait nous perdre.

Ils vinrent s'asseoir si près de nous que nous aurions pu leur toucher rien qu'à allonger le bras.

Ils s'étaient décidés à compter leur argent.

L'ouverture du sac était fermée avec une ficelle goudronnée.

Celui qui s'était chargé de l'ouvrir ne prit pas le temps de dénouer la ficelle et la coupa d'un seul coup de couteau.

Le sac s'ouvrit et laissa voir..... devinez quoi?..... un demi gallon de balles et de chevrotines et un tire-bourre.

En voyant la figure hébétée que nos deux victimes prirent en apercevant ce qu'ils venaient de tirer du trou, nous ne pûmes y tenir et nous partîmes d'un grand éclat de rire.

Eperdus de colère ils se précipitèrent sur nous et nous administrèrent la meilleure dégelée que nous ayons jamais reçue de notre vie.

Quand ils nous lâchèrent, nous étions meurtris de coups de poing et de coups de pied.

Cet incident ne les empêcha cependant pas, de continuer leurs recherches.

—Et le fameux piquet les avait-il trompés? demanderez-vous.

Le piquet n'était rien autre chose qu'une borne servant de démarcation entre deux lots de terre.

—Et les lettres O et A?

Les initiales qu'avait gravées avec son canif l'arpenteur qui avait divisé les lots *ci-haut mentionnés*.

AUGUSTE VERGER.

FLEURETTE ET PAPILLON.

Dans un val où brillait le lilas, l'églantine,
Tout en pleurs,
Un papillon frôlait, de son aile mutine,
Les fleurs.

Et riant, voltigeant sur leurs fraîches corolles,
Doux appui,
Il sentait, à leurs feux, qu'elles étaient bien folles
De lui.

Une rose pourtant, humble fleur isolée,
Le suivait
D'un œil jaloux, rôdant dans l'ombreuse vallée
Distrait.

Elle voyait ses sœurs, ses compagnes, sourire
Des baisers
Que cet insecte avait, sur leurs fronts en délire
Posés.

Hélas, elle eut voulu leur ravir sa caresse
Et pouvoir
Dans son calice plein de parfum et d'ivresse
L'avoir.

Hélas! elle eut voulu seulement pour une heure,
Un instant,
De ce calice d'or lui faire une demeure,
Content.

Mais non, pas de baisers, pas de jeux, pas de joie,
Pas d'amours!

La pauvre rose, hélas! sous les coups du sort, ploie
Toujours.

Va, tu n'es pas la seule, ô fleur! que l'on néglige
A souffrir,

Car j'en vois tous les jours des roses sur leur tige
Mourir.

Oui, nos illusions sont de charmants mensonges,
Qui sur nous

Passent, comme s'en vont vers le matin, les songes,
Si doux.

Mais soudain au détour, le papillon de moire
La vit,

Et la voyant en pleurs, il en fut, dit l'histoire,
Ravi.

Cette larme pour lui qu'elle semblait répandre
Le charma,

Pour la récompenser le papillon si tendre
L'aima.

La fleur de mon printemps languissait pâle et frêle,
Mais un jour

Tu la fis refleurir, en y posant ton aile,
Amour.

A. G. L. DESAULNIERS.

MODES DU JOUR

Je crois devoir laisser la place à une de mes amies habitant Paris; sa correspondance me semble très intéressante et mes lectrices y trouveront certainement des indications très précieuses et très précises concernant les modes du printemps prochain.

Paris, 28 février 1884.

MA CHÈRE PÉPIA,

J'ai reçu avec plaisir les numéros du *Journal du Dimanche* que tu m'as envoyés. Sais-tu qu'on les a trouvés très bien et que quelques journaux de Paris en ont reproduit des articles; c'est X*** qui leur a communiqué. Tu me parais avoir un collègue assez fantasque, d'un caractère original et passablement susceptible. Tu comprends que je veux parler de la personne qui signe Maud. Ses articles sont d'un intérêt trop local pour qu'ils aient grande signification pour nous; cependant ils nous amusent par leur tour original et nous font plaisir par l'amour qu'ils expriment pour tout ce qui est français. Mais j'oublie dans mes appréciations de la littérature canadienne, le vrai motif de ma lettre; c'est-à-dire de te donner les renseignements que tu m'as demandés sur ce que l'on porte actuellement et sur ce que l'on portera au printemps prochain.

Du présent n'en parlons pas, la saison est finie et l'on s'occupe déjà, comme vous devez le faire du reste, des mille et une fantaisies qui remplaceront nos lourdes toilettes d'hiver. Je te dirai tout d'abord, que jusqu'à ce jour les nouveautés ne sont ni nombreuses ni bien nouvelles, et que beaucoup de robes de la saison dernière pourront, avec un léger *retapage*, faire très bonne figure cette année. Les couleurs ont une légère tendance au sombre, tout au moins aux teintes neutres et aux combinaisons camaïeuses ou peu tranchées. Les lainages seront excessivement légers et du genre pékin pour les plus élégants; c'est-à-dire que nous voilà presque revenus aux limousines de l'an dernier. Je ne m'en plains pas; on peut facilement

s'habiller élégamment et à peu de frais avec ces étoffes qui demandent peu de garnitures, mais qui exigent une coupe parfaite et une richesse réelle dans les accessoires et les doublures. Les tissus de laine mélangés de velours, de chenille et de soie, rappelant assez bien les chaly pour soirées, paraissent devoir jouir d'une grande vogue; les brochés font mat, à dessins brillants, mais ne contenant que deux ou trois couleurs, seront aussi lancés dès le début de la saison. J'ai vu dans ce style une étoffe dénommée "le champignon," qui, en dehors de son nom comestible un peu ridicule, est certainement une chose ravissante. Le champignon de couleur rosée et brune est broché sur un fond beige, et le tout forme certainement un ensemble des plus agréables et du meilleur goût.

La note dominante de la saison, et je crois, chère Pépia, que tu ne saurais trop insister sur ce point, si tu tiens à bien renseigner tes lectrices, c'est la sobriété et la simplicité de la combinaison des tons. Tout est au camaïeux ou au ton sur ton: fraise, par exemple, ne sera admis qu'en combinaison avec le cramoiis, la prune avec le violet, le marron avec le grenat, et le vert avec l'olive, etc., etc.

Dans cet ordre d'idées il était certain que les couturières appelleraient la soie à leur aide et que nous retomberions dans les costumes en deux parties des années précédentes. Cela n'a pas manqué, avec cette variante que la soie employée au lieu d'être de la faille ou de l'ottoman, sera de la soie glacée. Je n'aime pas cette étoffe et je ne crois pas à son succès prolongé, mais il faut l'accepter au moins pour une saison. Ces costumes assez simples s'accordent peu avec le développement exagéré actuellement donné au haut de la jupe, aussi verrons-nous bientôt disparaître cette excroissance disgracieuse, elle sera probablement remplacée par le ballon, absolument nécessaire pour faire valoir les chatoiements des étoffes glacées et les effets des soies changeantes. Les rubans seront très employés en garnitures.

Pour manteaux de demi-saison, les matelassés légers et le cachemire seront les étoffes employées principalement; les garnitures consisteront simplement en chenille et en jais; les doublures seront en soies de couleurs. Ces manteaux seront très courts; ils couvriront à peine la taille et n'auront guère que 40 pouces de longueur par devant. Les manteaux pour sorties ordinaires seront encore plus simples et consisteront simplement en drap léger garni au bord d'un cordé, ou simplement d'un biais piqué.

Pour jeune fille, la jaquette remplacera le manteau; elle sera faite en drap foncé avec garniture de velours assorti au col et aux manches. Les galons larges pourront remplacer le velours, en ce cas, il faudra rappeler ces galons sur la jupe, en en appliquant sur cette dernière deux ou trois rangs, au-dessus de l'ourlet.

Un charmant tissu, pour la jeunesse, est une étoffe mélangée de fils de plusieurs couleurs, assez grossiers d'aspect, mais très doux et très légers; cette étoffe forme avec la soie de très jolies combinaisons.

En attendant l'exposition des nouveautés du printemps, j'ai visité le rayon des gants, du Louvre. Là, également, peu de modèles nouveaux, si ce n'est le gant à gantelet en soie brodée à jour. La soie est d'une couleur identique à celle de la peau et a réellement l'air, avec ses broderies, d'une peau découpée et gaufrée. Les gants de peau de Suède jouissent toujours d'une grande vogue et sont préférés aux gants de chevreau; la mode des gants outrageusement longs diminue rapidement.

Quant aux chapeaux, à part quelques excentricités, rien encore d'officiellement nouveau; tu sais que malgré la disparition de Longchamps, les modestes

sont convenus d'attendre ce jour mémorable avant de sortir leurs vrais modèles.

Quant à Londres, j'ai le regret de te dire que je n'y vais plus régulièrement, mais j'ai écrit à Antoinette et c'est d'elle que tu recevras, pendant la saison, les notes qui pourront t'intéresser etc., etc.

A bientôt de tes bonnes nouvelles.

MICHELINE.

LE TOUT MONTRÉAL

Le *Journal du Dimanche* a été choisi comme organe officiel par le comité d'organisation de la célébration du cinquantenaire de la Société Saint-Jean-Baptiste. Le *Journal du Dimanche* n'avait pas besoin de cet encouragement pour travailler avec cœur au succès de notre grande fête nationale; mais fier de cet honneur il redoublera d'efforts, si possible, pour que ce succès soit un vrai triomphe.

A partir de ce jour le *Journal du Dimanche* publiera toutes les communications que le comité désirera faire au public; il indiquera les progrès réalisés dans l'organisation, le programme officiel des jours de fêtes; il ouvrira, en outre, ses colonnes à tout correspondant qui désirera suggérer un projet quelconque pouvant ajouter à l'éclat de cette grande démonstration.

A cette occasion, le *Journal du Dimanche*, prépare un numéro illustré, devant résumer tous les faits importants se rapportant à l'histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste, et reproduira les faits principaux de la célébration du cinquantenaire.

Ce numéro sera l'objet de soins particuliers, et nous pouvons dès aujourd'hui affirmer qu'il surpassera tout ce qui a été produit dans ce genre sur ce continent, et égalera en perfection les numéros de Noël des journaux de Londres. De plus, il sera l'œuvre exclusive de Canadiens-Français, tant pour la partie artistique que pour la partie littéraire.

Enfin, le numéro illustré du *Journal du Dimanche* sera la seule publication qui recevra d'une manière sûre, certaine et officielle les idées du Comité, ainsi que les illustrations des différentes cérémonies qui auront lieu pendant les jours de fête.

D'ici à quelques semaines nous pourrons donner à nos lecteurs de plus amples détails sur la composition de notre numéro illustré.

On demande à acheter le premier volume de l'*Opinion Publique*. S'adresser à ce bureau.

RENSEIGNEMENT UTILE

L'étude des Sciences, des Arts et des Lettres est rudimentaire ou complexe; dans le premier cas une seule intelligence peut embrasser toute l'étendue, dont la sphère, d'ailleurs, est comparativement restreinte; dans le second cas, elle ne suffit plus, surtout lorsque l'horizon des connaissances humaines s'est développé presque jusqu'à l'infini.

Dans ces conditions le champ des études doit être morcelé et distribué entre toutes les intelligences laborieuses qui devront le cultiver chacune selon ses aptitudes.

Le Dr de Bonald nous revient de la campagne où, par le repos, il a récolté une abondante provision de santé, pour reprendre part au travail intellectuel de la science médicale. Une grande expérience et des succès remarquables dans le traitement des dyspepsies et des paralysies déterminent la valeur des services qu'il peut être appelé à rendre au public comme spécialiste dans ces maladies.

Le Dr de Bonald est aussi l'inventeur du Pnéomètre, instrument breveté en France, pour découvrir la prédisposition à la consommation pulmonaire. Cet appareil est d'une incontestable utilité pour les compagnies d'assurance sur la vie.

FEUILLETON DU " JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

III

L'ARRÊT IRRÉVOCABLE

(Suite.)

—Je vous l'ai déjà dit, monsieur le curé, brisons-là. Je ne suis pas homme à revenir sur une résolution. Mon fils partira; qu'il n'en soit plus question.

Le ton de ces paroles, le geste qui les accompagnait, indiquaient clairement que Gaspard n'entendait point poursuivre la conversation. Mais le curé ne croyait pas sa mission achevée aussi longtemps qu'il lui restait une espérance de réussite.

A ce moment on frappa à la porte de la chambre.

—Monsieur le curé, dit Gaspard d'un air impérieux, vous avez retiré la clef de cette porte.

—Je le sais, répondit l'abbé avec fermeté, mais je n'ai pas fini de parler.

Gaspard avait perdu son sang-froid. Oubliant le caractère du prêtre, il crut que le vieillard le déliait.

—Cette clef, dit-il en levant la main, cette clef...

Le prêtre ne fit pas un mouvement.

—C'est bien, répondit-il sans trouble. Voici la clef. Mais, puisque vous ne voulez rien entendre, puisque vous abandonnez votre fils à son infortune, je n'ai plus à prendre conseil que de moi-même.

Gaspard ne répondit pas. Il avait arraché la clef des mains du vieillard et ouvrit. Anastasie entra.

—Il y a là-bas, dit-elle, un enfant qui demande monsieur le curé. Sa vieille mère est mourante.

Le curé prit son chapeau et sa canne.

—Pour la dernière fois, Gaspard, dit-il, je vous en conjure, écoutez-moi.

Gaspard avait tourné le dos au prêtre. L'abbé Juan jeta un regard de compassion sur cet homme de bronze et, les larmes aux yeux, il suivit Anastasie, qui, le poing sur la hanche, regardait son maître avec hébètement, sans pouvoir se rendre compte de ce qui se passait.

—Va-t-en, cria Gaspard, après un moment de silence, je veux être seul!

IV

DOUZE HOMMES ET UN SERGENT.

Sac au dos, le pantalon retroussé jusqu'aux genoux, le fusil sur l'épaule, douze soldats traversaient une fondrière, sous la conduite d'un sergent.

Au milieu d'eux marchait un jeune paysan, pâle et souffrant. Il portait un habit de drap vert garni de brandebourgs, une casquette de toile cirée et un pantalon clair.

On était au mois de juin. Midi venait de sonner. Le soleil dardait d'aplomb.

Au service on est généralement de bonne humeur et l'on ne craint ni la marche ni la fatigue. Un quolibet, une chanson abrègent la

route et allègent le poids que l'on porte. Si l'on a soif avant d'arriver à l'étape, une feuille verte arrachée en passant et qu'on mâche bien, une balle de plomb aplatie qu'on tient sur le bout de la langue trompent la souffrance. Si l'on a chaud, une goutte d'eau-de-vie versée dans le cou, de manière à couler dans le dos, procure une sensation de fraîcheur que ne donneraient point tous les éventails du monde. Il est vrai qu'à la première auberge, on se verse le vin dans le gosier, partant de cette maxime que ce qui se perd en fraîcheur se gagne en force.

Les douze hommes et leur chef marchaient d'un pas allègre, parlant à tue-tête et hâblant à l'envie. Seul, le paysan, les mains dans les poches, le regard baissé, l'air vivement préoccupé, ne disait rien et se laissait en quelque sorte trainer par son escorte.

—Chante, Périco, dit l'un des soldats en poussant du coude celui qui était à sa gauche; gai refrain, nargue au chagrin, comme on dit chez nous; si l'on ne chante pas, nous allons tous dormir debout et défilé comme des bonnets de nuit.

Périco passa un bras sous la courroie qui soutenait son fusil, la fit glisser de son épaule, de manière à ramener la bouche sur sa poitrine, la desserra, remit l'arme à sa place, rejeta d'un coup brusque son shako sur la nuque, cracha à dix pas devant lui, fit un geste picaresque, battit des mains comme s'il eût eu des castagnettes au bout des doigts, et d'une voix sonore il entonna une ballade de caserne, dont les autres accompagnèrent en chœur la ritournelle. Une salve de bravos accueillit la fin du dernier couplet.

—Allons, jeune homme, dit le sergent au paysan qui ne s'était pas déridé, on n'a pas cette mine de pendu quand on a l'honneur de servir la reine régente et son auguste fille. Vous êtes, dit-on, un fils de famille, vous faites parler une plume quand elle court sur le papier, et ne voilà-t-il point que vous nous enfermez vos pensées sous clef, comme si nous n'avions rien à y voir. Que voulez-vous? Quand vous avez mis la main dans le sac aux boules, vous avez pris la noire. Le vin est tiré, et il paraît qu'on veut vous le faire boire. A l'eau donc les canards, et en avant la musique; une fois sous les drapeaux, il n'y a plus de mais. Quand on a bon pied, bon œil et bon bras, la fortune se laisse prendre la taille; demandez-en des nouvelles au fils de ma mère. Il vous dira d'où lui viennent ses galons et la Marie-Louise qui est accrochée là au bouton de ma capote.

—Que m'importe à moi la croix ou le ruban, le grade de sergent ou tout autre? dit le paysan avec humeur et comme pour couper court aux questions.

—Alors vous voulez faire le fier avec le sergent Robreno?

—Sergent, dit le jeune homme avec tristesse, je vous remercie des égards que vous avez eus pour moi depuis notre départ de Salamanque, mais mon amitié vaut bien peu de chose. Que suis-je? Un pauvre diable à qui personne ne s'intéresse.

—Je ne sais pas, au vrai, mais voilà ce qu'on m'a dit: sergent Robreno, voilà un garçon qui a pris la boule noire. Puisque vous allez chercher les recrues de son village, emmenez-le; vous le remettrez aux mains de l'alcade. Voilà ma consigne; maintenant, si ma société ne vous va pas, si vous voulez aller seul à la Chênaie, soit. Donnez-moi votre parole d'honneur que vous ne me jouerez pas, et puis, demi-tour à droite, détalez.

—Merci, mon ami, répondit le jeune homme avec émotion.

—C'est bien, c'est bien. Ce qui est dit est dit.

Je suis physionomiste. Je vois qu'on peut se fier à vous, que vous n'êtes pas homme à tromper qui vous oblige, à me faire perdre mes galons et ma Marie-Louise, et à me faire envoyer pour huit ans aux Philippines. Bah ! quand j'ai vu vos yeux de brebis et votre teint de pierrot, je me suis dit tout de suite : Robreno, mon ami, tu n'a pas été heureux avec les femmes, et ce pauvre diable qui tire la langue doit avoir bu au même verre que toi. Les femmes, voyez-vous, sont comme les chèvres ; aussi longtemps qu'on les laisse lécher du sel sur la main, tout va bien, mais quand il n'y a plus de sel, elles vous donnent un coup de corne qui vous tient dans les reins pour le reste de vos jours. Voilà pourquoi vous m'êtes sympathique, jeune homme ; et maintenant en route.

—Encore une fois, merci, mon ami, dit le jeune homme touché de cette franchise. Je n'oublierai pas...

Un cri de joie poussé en même temps par les douze soldats l'interrompit. Une cabane entourée d'arbres et de vignes venait tout à coup d'apparaître à l'horizon. Cachée dans un pli du terrain, elle s'était jusqu'alors dérobée aux regards.

—Quelle est cette habitation ? demanda le sergent,

—C'est le moulin du carrefour, répondit le jeune homme, qui paraissait connaître les êtres de la localité.

—Qui l'occupe ?

—Le meunier, sa femme, son fils et ses gens.

—Et du moulin au village de la Chênaie, il y a...

—Une demi-heure de marche.

—Ça se fait d'une haleine.

Le moulin était assis sur le penchant d'une colline, à mi-côte. Les soldats en firent l'assaut comme s'il se fût agi de déloger une compagnie de factieux. Le sergent les suivit par esprit de corps. Le jeune homme formait l'arrière-garde.

Sur le bas de la porte se trouvait une femme d'une quarantaine d'années, ronde comme une pomme, et rouge comme un coquelicot. A ses grands pendants d'oreilles en or, à son jupon de drap fin, on devinait la meunière. Plus loin, quelques garçons mesuraient et blutaient le grain répandu sur l'aire. Assis à la fenêtre de l'habitation, un jeune homme tenait un livre à la main.

En un clin d'œil les soldats avaient gravi la côte.

—Salut, dit Robreno en abordant la femme. Dieu vous ait en sa sainte garde, padrona. Y a-t-il par ici un coin de logis où nous puissions pour une heure échapper aux caresses du soleil, et une tasse de jus de raisin pour nous humecter le gosier ?

—Vous ne pouviez mieux tomber, mes enfants, que chez la tante Paca.

—Merci. Dieu vous le rendra.

La meunière rentra pour donner des ordres. —D'où venez-vous, sergent ? demanda le jeune homme qui était à la fenêtre.

—De Salamanque.

—Et comptez-vous rester longtemps ici ? dit une des filles de service qui s'était approchée.

—Je l'ignore, ma petite reine, répondit le sergent avec un sourire. Mais en ma qualité de commandant en chef de ces braves, je viens me mettre aux ordres de l'alcade de ce village et des lieux circonvoisins pour conduire à destination les jeunes gens d'ici qui ont eu le privilège de trouver une boule noire dans le sac à milice.

—Vous venez chercher les recrues ?

—Mon fils Rafael, dit la meunière, qui venait d'arriver avec une énorme cruche de vin, deux gros pains et un panier de figues sèches.

Et elle indiqua du geste le jeune homme qui lisait.

—Tel que vous le voyez, il vient d'achever ses études de droit, et il sera, s'il plaît à Dieu, avocat demain.

—Il est en âge d'être soldat, dit le sergent.

—Soldat ! fit la mère avec une moue. J'ai, Dieu merci, quelques pièces rondes dans un coin de mon tiroir pour lui acheter un remplaçant.

—Voilà bien toutes les mères, s'écria le sergent. Vous me rappelez la mienne, padrona. La pauvre femme habite San-Lucar, et je parierais un douro contre un maravedis qu'au moment où je vous parle elle fait brûler un cierge de huit cuartos à saint Antoine pour me garder des mauvaises compagnies et de la male mort. Je gage qu'à ce moment même il coule assez d'eau de ses yeux pour en remplir le Guadalquivir, s'il venait à être mis à sec.

—Allons, allons, dit la tante Paca, voilà de quoi noyer vos chagrins ; et elle lui tendit un verre rempli jusqu'au bord.

—A votre santé, padrona, et à celle de votre héritier, repartit Robreno tandis qu'il vidait le verre d'un trait.

Les soldats, sur un signe de leur sergent, s'étaient débarrassés de leurs armes et les avaient disposées en faisceaux. Puis ils avaient pris place sous les arbres et s'étaient mis en devoir de ne pas laisser moisir le régal de la meunière.

A ce moment le paysan qui avait fait partie de la troupe commandée par Robreno, et qui avait peu à peu suivi ses compagnons, se montra à proximité du moulin. Le jeune homme qui était à la fenêtre venait de lever la tête. Il eut un moment d'incertitude, puis, jetant son livre, il sauta par la fenêtre et alla se précipiter dans les bras du nouvel arrivant.

—Diégo ! s'écria-t-il.

—Rafael !

Ils se tinrent un moment étroitement entrelacés.

—Enfin, te voilà, tu nous reviens comme l'enfant prodigue.

—Je ne reviens pas, je m'en vas.

—Tu t'en vas ?

—Oui.

—Je ne saisis pas.

—J'ai à payer la dette du sang.

—Comme moi, repartit Rafael ; mais ton père est riche, et...

—Mon père, interrompit Diégo en essayant de sourire... Mais parlons d'autre chose.

La tante Paca revint chargée d'un second broc de vin qu'elle remit aux soldats. En passant devant Diégo, elle le dévisagea.

—Seigneur du ciel ! s'exclama-t-elle. Diégo ! mon fils ! toi !...

—Oui, moi, tante Paca, dit le jeune homme avec mélancolie et en lui tendant la main.

—Tu as été malade ! Vas-tu mieux ? As-tu faim ? Es-tu fatigué ? Entre donc. Tu vas partager notre repas.

La meunière avait pris le bras du jeune homme et l'entraînait.

—Merci de tout mon cœur, tante Paca, dit-il, mais je ne puis entrer chez vous sans une permission du sergent.

—Tu ne peux pas entrer chez moi ? Et pourquoi ?

—Parce que je ne suis pas libre, parce que je suis sous mandat d'arrêt.

—Sous mandat d'arrêt ? avait dit en même temps Rafael.

Le sergent intervint :

—Ce n'est rien, dit-il, ou peu de chose, en tout cas. J'ai charge de remettre ce jeune homme à l'alcade, voilà.

—A l'alcade ? s'écria Paca en riant ; mais l'alcade, c'est son père.

—Mon père ? dit Diégo avec étonnement.

—Son père ? ajouta Robreno, non moins ébahi.

—Oui, il y a deux mois il a été nommé aux dernières élections, continua Rafael.

—Si l'alcade est son père, reprit gravement le sergent, toute objection est levée. Entrez, mangez, buvez, faites ce que vous voudrez, jeune homme. Je vois bien qu'en arrivant au village tout cela s'arrangera.

—Merci, sergent, dit la tante Paca. Sachez, d'ailleurs, que je réponds de lui sur ma tête.

Et comme Diégo hésitait encore :

—Viens donc, dit-elle, les plats seront froids.

V

LE RÉCIT.

La fatigue et le vin aidant, les soldats, couchés sous les grands arbres plantés devant l'habitation du meunier, s'étaient l'un après l'autre profondément endormis. Le sergent lui-même avait cédé au sommeil. Quant à Diégo, après avoir fait honneur au repas improvisé par la tante Paca, il avait suivi Rafael dans sa chambre, où la meunière avait eu soin de faire monter quelques bouteilles de ce vin vieux qu'on ne déguste qu'aux grands jours.

—Et maintenant, dit Rafael quand ils furent assis, conte-moi tout au long ce que tu es devenu depuis trois mois que tu as quitté la Chênaie.

Diégo rapporta l'insuccès de son entrevue avec Marie, son désespoir quand la nièce du curé lui avait juré de ne plus le revoir avant sa réconciliation avec son père, sa fuite du village, sa rencontre avec Romuald, qu'il avait forcé de lui céder le cheval favori de don Gaspard.

—Je piquai des deux, continua-t-il, laissant à ma monture la bride sur le cou. L'animal, comme s'il eût compris ma pensée et mes desirs, bondit en avant et s'élança dans le sentier périlleux qui menait à la montagne. Je le laissai aller sans le diriger. Que m'importait, d'ailleurs, où il me conduirait ? Je n'avais qu'un but, m'étourdir jusqu'à ce que la fortune me jetât dans un précipice.

Instinct ou hasard, mon cheval m'aidait merveilleusement à accomplir ce dessein. Il allait comme un ouragan, franchissant les fossés et les ruisseaux, montant et descendant les pentes raides, les naseaux fumants, l'écume à la bouche, m'emportant je ne savais où dans sa course vertigineuse qui se poursuivit toute la nuit.

Aux premières lueurs de l'aube nous nous trouvâmes dans une vallée inculte, coupée de ravins. Je lançais autour de moi un regard investigateur pour m'orienter ; mais, quoi que je fisse, ce site me demeurait complètement inconnu. Les forces de mon cheval commençaient visiblement à s'épuiser ; ses flancs pantelaient, sa respiration était haletante, sa robe fumante. Je l'arrêtai et mis pied à terre, le laissant paître en liberté. Je m'assis au pied d'un grand orme.

Cette solitude, ce silence, ces rocs escarpés qui encaissaient la route, tout me conviait à la méditation et au découragement. Une pensée criminelle traversa mon esprit. Je me demandai si, au lieu de songer à me reconcilier avec cette société qui me réprouvait, je ne ferais pas mieux de rompre moi-même avec elle à jamais et d'imiter ces brigands dont les exploits inspiraient la terreur en rendant leur nom fameux. Leur vie errante et vagabonde, mais libre comme l'air, cachée comme les retraites qui leur servent d'abri, pleine d'imprévu et d'aventures, m'apparaissait sous les chimériques couleurs de la poésie.

A suivre.